

Compte rendu : Paris. Opéra Bastille, le 25 novembre 2013. Bellini : I Puritani. Maria Agresta, Dmitri Korchak. Michele Mariotti, direction musicale. Laurent Pelly, mise en scène.

Les Puritains (1835), dernière œuvre de Vincenzo Bellini (1801-1835) sont présentés à l'Opéra National de Paris (Bastille) dans une nouvelle production signée Laurent Pelly. Ecrite pour Paris, il y a presque deux siècles et pour un quatuor des solistes extraordinaires, l'ultime partition de Bellini suscite toujours les plus vifs sentiments chez le public parisien. Pour cette première, la distribution est plutôt jeune et le quatuor d'antan, évoqué par l'investissement redoutable des chanteurs.

Le cas Bellini

L'intrigue est très librement et décorativement inspiré du conflit entre Puritains et Royalistes dans l'Angleterre du XVIIe siècle. Elvira, fille d'un gouverneur puritain à été promise en mariage à Riccardo, mais elle est finalement donnée à Arturo, secret partisan des Stuart dont elle est éprise. Cela grâce à l'intervention de son oncle Giorgio auprès du père. Peu avant leur cérémonie de mariage, Arturo retrouve la veuve du roi Enrichetta, reine d'Angleterre : il décide de fuir avec elle. Elvira sombre dans la folie, atteinte et détruite pendant deux actes, jusqu'au retour d'Arturo et sa mort imminente. Les sympathisants des Stuart sont au final pardonnés et le couple retrouve le bonheur. Très peu de drame alors, mais presque 3 heures de belle musique. Il paraît que Laurent Pelly a souhaité laisser la musique s'exprimer, choix compréhensible vu ... la mince intrigue. Les décors fantastiques de Chantal Thomas s'inscrivent dans la même idée. Il s'agit d'une structure métallique vide représentant un château anglais du XVIIe, où Elvira existe comme s'il s'agissait d'une cage. La sobriété se voit également dans les costumes d'inspiration historique, beaux et stylisés. Le travail avec les acteurs-chanteurs se démarque par le souci d'épure ; si le quatuor des solistes est de surcroît investi au niveau théâtral, reconnaissons qu'Elvira, comme les chœurs d'ailleurs, aurait pu courir de droite à gauche un peu moins souvent.



Puritains ou pas ?

Pour la nouvelle production, la maison nationale parisienne donne aux jeunes les rôles principaux. Le public est complètement charmé par leur performance dont l'effort est évident. Le baryton **Mariusz Kwiecien** dans le rôle de Riccardo ouvre l'œuvre avec un air démonstratif du génie bellinien, « Ah per sempre io ti perdei » d'une mélancolie ravissante ! Il chante son rôle avec force et sentiment, et agrmente sa ligne des modulations délicates. Giorgio, l'oncle d'Elvira est interprété magistralement par **Michele Pertusi**. Sa voix noble et profonde est émouvante en solo, édifiante dans les ensembles. Si au niveau scénique le duo entre Riccardo et Giorgio à la fin du deuxième acte « Suoni la tromba » n'impressionne pas (chanteurs immobiles dans le plateau vide), au niveau musical les deux voix à l'unisson dans une cabalette d'une grande simplicité préfigurent déjà tous les hymnes à la liberté du siècle. Si le public n'explose pas de fanatisme patriotique comme ce fut le cas à la première en 1835, il est néanmoins touché.

Le couple amoureux de Maria Agresta et Dmitri Korchak est attendrissant par la fraîcheur de leur jeunesse. C'est la première fois qu'elle se présente à l'Opéra National de Paris. Choix audacieux qu'on accepte puisque nous croyons à l'idée qu'il faut donner de la visibilité et des opportunités aux jeunes chanteurs, les futures vedettes de l'horizon lyrique.

La soprano a un timbre d'une beauté particulière, une voix puissante et ronde, plus impressionnante dans les registres grave et central que dans l'aigu. Elle est davantage touchante et bouleversante dans sa prestation d'une grande sensibilité. Lors de sa scène de folie au début du deuxième acte « Qui la voce sua soave... Vien diletto », elle frappe l'auditoire avec un mélange de douceur dans la déclamation initiale et d'entrain

dans les attaques brillantes de la cabalette finale. Le public la récompense très chaleureusement, mais elle doit encore mûrir dans ce répertoire, car elle peine souvent avec les aigus et sa colorature n'est pas très propre. Le bel canto difficile doit paraître facile, et ce ne fut malheureusement pas le cas ce soir.

Cependant nous trouvons que c'est un bel et bon effort. De même pour l'Arturo de Dmitri Korchak, complètement investi et rayonnant dans une prestation à la fois héroïque et sentimentale. Pourtant sa ligne de chant est souvent surmenée... Si son piano comme son timbre sont d'une indéniable beauté, il n'arrive pas à chanter les notes suraiguës et n'est pas du tout souple dans l'émission. Néanmoins, leur duo au troisième acte « Vieni, vieni fra queste braccia » ravit les cœurs. Nous adhérons complètement à l'expression bien jouée et bien chantée d'un couple si éprouvé.

Remarquons également le chœur de l'Opéra National de Paris, sans doute l'un des personnages principaux. Il déborde de brio et impressionne en permanence dans les nombreux affects qu'il doit représenter. Excellent travail du chef de chœur Patrick Marie Aubert. Le jeune chef Michele Mariotti fait ses débuts à l'Opéra de Paris ce soir. Il dirige l'orchestre de l'opéra avec finesse et s'accorde bien au chant pour la plupart. Il arrive parfois que l'orchestre couvre les chanteurs par trop de brillance, mais plus souvent le concertato est efficace. Outre le choix des tempi plutôt ralentis (peut-être pour aider les chanteurs?), la prestation est sensible et élégante.

Paris. Opéra National de Paris (Bastille), le 25 novembre 2013. Bellini : I Puritani. Maria Agresta, Dmitri Korchak, Mariusz Kwiecien, Michele Pertusi... Orchestre et chœur de l'Opéra National de Paris. Michele Mariotti, direction musicale. Laurent Pelly, mise en scène. **I Puritani de Bellini sont encore à l'affiche à l'Opéra Bastille les 3, 6, 9, 12, 14, 17 et 19 décembre 2013.**

Bloody Daughter. Argerich mère et fille

Arte, le 18 décembre 2013, 22h45. **Bloody Daughter.** Les Argerich, mère et fille. Docu, portrait de famille. Elle a du cran la fille Argerich qui longtemps après avoir été jalouse des fans de sa mère, Martha (née en 1941), immense pianiste, comprit qu'elle était la fille d'une ... déesse. Stéphanie a un sacré tempérament (c'est donc bien la » bloody daughter » du titre de ce film hors normes, une sacré fille -)... en mode narratif à la première personne, la jeune femme raconte son enfance, son adolescence, sa relation à la mère, à la soeur, aux frères ... car le clan est étendu : Martha Argerich qui ne s'est jamais marié a collectionné les compagnons ; elle a toujours aimé vivre en communauté, accueillant aussi de jeunes pianistes devenus nounous de ses filles chéries.

Stéphanie filme le quotidien d'une famille élargie où rayonne le noyau maternel ; c'est un hommage tendre à la mère à la fois douce et énigmatique, secrète voire autiste ; d'une félinité toujours évanescence, Martha se dévoile ici sous un autre jour ; elle qui n'aime que travailler la nuit ou discuter jusqu'à plus d'heure ...

Chroniques familiales

A la fois lionne impériale – avec sa longue tignasse grisonnante-, tigresse et chatte caline, la plus grande pianiste actuelle, élève de Michelangeli, Magaloff, ... gagne a contrario de ce qu'elle aurait déclaré dans un docu classique et explicatif, un nouvel éclairage où la femme insatisfaite, toujours en quête (d'idéal) préfère souvent le silence ou de vagues paroles suspendues ... tout tient alors dans des gestes et des regards à peine expressifs et indirects qui en disent infiniment plus que de longs discours. Ce qu'elle dit à Jacques son impresario et ami dans le dressing rrom de sa chambre avant le concert polonais en dit long sur cette solitude insatisfaite proche de l'incommunicabilité.



La caméra filme des instants récents pendant les tournées d'Argerich mère. C'est d'abord à Varsovie où Martha décrocha en 1965 le Premier Prix du Concours Chopin (à 24 ans pour ses interprétations des Mazurkas), puis en Allemagne, lors d'une visite au père, Stephen Kovacevich (lui-même a eu plusieurs fils de ses quatre épouses ... que des fils, sauf avec Martha donc).

Au coeur d'une narration affectueuse et pudique, le visage et la présence de Martha se précisent par ses contradictions. Ce que l'âme ne sait exprimer, la pianiste unique le dit sans sourciller à son clavier : artiste époustouflante, mère vaporeuse, femme énigmatique...

Bloody Daughter. Film de Stéphanie Argerich. Arte, mercredi 18 décembre 2013, 22h45.

CD. The Silk Road Ensemble, Yo Yo Ma : a playlist without borders

CD. The Silk Road Ensemble, Yo Yo Ma : a playlist without borders (1 cd Masterworks)... A l'heure des métissages musiciens où beaucoup de chefs interprètes conçoivent leurs nouveaux programmes en invitant comme un boeuf, leurs partenaires familiers, le violoncelliste vedette des années 80/90, Yo Yo Ma s'offre ici (Tanglewood, juin 2012) des traversées interlopes avec ses complices de l'Ensemble Silk Road (La Route de la soie), c'est une fraternité musicienne entre Orient et Occident, avec même un bonus vidéo (Live à Tanglewood, immersion dans le festival légendaire américain lors de son édition récente de 2012).

Routes métissées



En réalité voilà 15 années que ces musiciens s'entendent à nourrir leurs chants multiples, variés et métissés : le programme regroupe plusieurs œuvres majeures que l'Ensemble a présenté en concert durant ses tournées précédentes et qui forment le cœur de cette célébration à Tanglewood : programme tous horizons, sans limites ... ni standards classiques,

ni véritables compositions savantes mais une mosaïque de pièces qui regardent vers la fusion inventive et libérée (without borders) des styles, manières, réminiscences jazz, mélopées indiennes (rythmes endiablés de Saidi Swing signé Shane Shanahan) et chinoises (Night Thoughts de Wu Man, la virtuose de pipa du groupe, pièce pour percussions, flûte et pipa, – sorte de cithare chinoise) ... un éclectisme qui entend faire voyager, susciter les rencontres et les échanges entre personnalités trempées, chacune ambassadrice de ses propres univers.

Dans cet arène riche en évocations, le violoncelle de Yo Yo Ma, figure fédératrice et centrale du projet, n'est pas écarté : il est même superbement mis à l'honneur dans la pièce pour l'instrument solo : Allegretto from Partita de Ahmed Adnan Saygun. Les styles amis, fraternellement exposés se retrouvent et dialoguent dans les deux morceaux finaux, percussifs et énergiques, aux accents ultimes sombres et subtilement dansants : quatre sections de Cut the Rug, écrit par David Bruce, puis Briel de Johan Zorn. Les 14 musiciens se retrouvent dans les meilleurs morceaux du concert d'une transe presque irrésistibles, aux épices timbrés idéalement associés (tabla, ney, pipa, gaita, shakuhachi...). Combinaison hautement réussie voire stimulante. Doublement documentée convaincante par l'image et le son. Le mariage est complet, et le plaisir de l'auditeur spectateur immédiat.

1 cd + 1 dvd, enregistré au festival de Tanglewood 2012. 1 cd
Sony classical

CD. Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy

CD. Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy (1 cd Deutsche Grammophon). Le jeune prodige serbe développe ici une question critique sur son propre métier, avec raisons ... la facilité peut souvent brûler et gâcher le goût et le style d'un acrobate musicien. Presque trentenaire, maturité oblige, **Nemanja Radulovic** en rendant hommage au plus diabolique des compositeurs violonistes, Niccolò Paganini fait aussi son autoanalyse et fait rimer haute technicité avec ... musicalité.

Le trop plein de virtuosité laisse un goût de superficialité : écoutez comme je joue bien et mieux que tout autre instrument... Paganini, d'un panache diabolique, d'une facilité ahurissante aurait-il eu le souci de la justesse et de la subtilité ? A trop vouloir démontrer, beaucoup de violoniste autoproclamés prodiges oublient souvent la mesure, ce mépris salvateur de la performance pure qui fait les grands musiciens ... De toute évidence, ces interrogations ont inspiré le violoniste contemporain Nemanja Radulovic que la sensibilité si proche de la voix écarte d'une facilité creuse.

Certes souvent l'éclat et la surenchère sont inscrits dans l'écriture paganinienne, et le monologue du violon



supersoliste devient acrobatie mécanicienne, d'une fluidité sans âme.

Toute la question et donc la valeur de ce programme intelligent est contenue ici, entre prouesse et sincérité. Avec l'ensemble de cordes Les Trilles du diable (Cantabile), avec la pianiste Laure F-Kahn (Sonate n°12), et dans le Concerto n°1 en ré (avec le Symphonique national de la RAI), le violoniste serbe né en 1985 semble incarner tout ce qui s'impose douloureusement ou simplement à tout instrumentiste immensément doué : que faire avec un tel talent technicien ?

Technicité critique

Le Concerto n°1 donne la clé de cette ambivalence profitable en ce qu'elle révèle les interprètes véritables qui ne se servent pas de la musique mais la servent avec l'humilité et la profondeur requises. Pour démontrer ses remarquables talents, le violoniste ouvre donc les festivités par le Caprice n°5, d'une volubilité imprévisible, puis s'accorde une semi profondeur dans le Concerto au brio bien souvent rossinien car tout y œuvre pour mettre en avant le feu ardent d'un violon incandescent qui cependant sait dans les pianissimi subtilement maîtrisés enfin respirer avec une grâce intérieure (cadences finement tressées de l'Adagio), emblème d'un bon goût que l'on n'attendait plus ...

L'élève de Patrice Fontanarosa a semblé recueillir les fruits d'une profonde réflexion sur les enjeux de son style. Si les visuels de la pochette, en couverture comme intérieurs (Nemanja en transe expressive ou par terre dans des poses toujours contorsionnées ...) laissent plutôt songeur sur la

capacité à murmure comme à suggérer, pourtant ... l'équilibre réussi entre intériorité et surenchère est objectivement maîtrisé ; même si le tempérament tout feu tout flamme de l'interprète l'oriente toujours vers plus de pathos romantique, une théâtralité pas toujours suggestive en effet, l'approche est sincère et gagnera encore dans les prochaines années à plus de pudeur. Très beau récital d'un tempérament qui se pose les bonnes questions , au bon moment, et fait espérer des lendemains tout aussi chantant, et nous l'espérons... mieux suggestifs.

Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy. 1 cd Deutsche Grammophon

CD.Bellini : Bartoli chante La Sonnambula (2006)

Cecilia Bartoli ressuscite La Sonnambula dans sa version pour mezzo, 2 cd Decca, « L'oiseau-Lyre ». Amina version mezzo. *Nouvelle version pour Amina. La mezzo Bartoli fait valoir un feu sombre et subtil dans le rôle-titre a contrario des versions célébrées voire légendaire pour sopranos. Voilà une réalisation exemplaire et audacieuse qui devrait susciter un vrai débat interprétatif sur le chant bellinien...*



Après une intégrale Virgin Classics défendue de façon vocalement « traditionnelle » (version pour soprano) par Natalie Dessay et son partenaire Francesco Meli (enregistré en 2006 sous la baguette de Evelino Pido, 2 cd Virgin classics), voici enfin cette « autre » intégrale du chef d'oeuvre romantique de Bellini, argumenté de façon nouvelle et

originale par la mezzo Cecilia Bartoli. Il s'agit pour la diva romaine d'un accomplissement, au sein de son hommage au chant de Maria Malibran, qui comme Giuditta Pasta, son aînée, incarnait au XIXème siècle, à l'époque de Bellini, la perfection vocale: c'est d'ailleurs pour La Pasta puis Maria Malibran que le compositeur composa le rôle spécifique d'Amina (en 1831). C'est pourquoi nous voici a contrario de la tradition lyrique depuis l'après guerre où les sopranos se sont imposées depuis, dans le rôle-titre, en présence d'une lecture originale, un retour aux sources esthétiques de la partition: Bartoli partage avec ses prestigieuses idoles, Pasta et surtout Malibran, ce timbre sombre et opulent, rond et fruité dont la couleur grave et tragique est taillée pour *La Sonnambula*.

Cecilia Bartoli excelle dans cette version de la gravité hallucinée où virtuosité, souffle, accentuation, projection du texte, incarnation psychologique sont irréprochables. Quand certains verront application, tension, manque de naturel, nous reconnaissons ce scrupule ô combien délectable et jubilatoire de la cantatrice qui fait de chacune de ses incarnations une réalisation philologique, musicalement indiscutable et sur le plan du style et de l'interprétation, une découverte stimulante... qui depuis le disque comme ici, appelle naturellement la scène.

Chant suspendu

✖ Le chant de Bartoli montre combien la diva a réfléchi le rôle, son évolution en cours de représentation: certes amoureuse innocente, mais aussi blessée, humilié, affectée par le terrible secret de sa nature somnambulique. Il y a un dédoublement de la personnalité chez Amina frappant -héroïne sincère et aussi victime de forces inconscientes-, qui frappe chez Bartoli: la chanteuse sait constamment colorer chaque mot dans une soie hallucinée, entre intensité consciente et rêverie crépusculaire. Ce chant embrasé, incandescent, inscrit au plus près du mot et du souffle, façonne une conception spécifique qui fait de chaque air d'Amina, la réalisation d'un caractère suspendu, flottant, évanescent qui n'appartient pas à notre monde mais à celui des spectres. Au demeurant, l'action pourrait être celle d'un rêve tant son essence onirique jaillit de la lecture.

Lui donne la réplique le meilleur ténor bellinien de l'heure: parler du style de **Juan Diego Florez** (en Elvino) le fiancé (psychologiquement sommaire) permet d'envisager ce bel canto limpide, solaire et surtout tendre et naturel propre à Bellini. Le duo « *Prendi: l'anel ti dono* » offre une superbe leçon de beau chant italien romantique, porté par deux âmes amoureuses et pures. L'opéra est vu à travers le regard du Conte Rodolfo (tout aussi convaincant **Ildebrando d'Arcangelo**), qui s'avère être le père et le défenseur d'Amina, celui qui dévoile la double nature insomniaque et somnambulique de la jeune femme, injustement accusée.

La précision et la justesse défendue par tous les protagonistes, restitue ce caractère parfois plus élégiaque que dramatique, d'une partition tournée davantage vers l'effusion extatique et la contemplation que le coup de théâtre. De Bellini, les admirateurs aimaient ce flottement suspendu et lunaire de l'action. Cecilia Bartoli que beaucoup chercheront par manque d'ouverture à comparer avec les versions pour sopranos, atteint pleinement son objectif: sa *Sonnambula* offre une toute autre approche esthétique du rôle. La distribution idéalement choisie aux côtés de la diva

italienne, accompagné par l'orchestre sur instruments anciens de l'Opéra de Zürich, La Scintilla, porte bien son nom: en affinité avec la ciselure de chaque voix, les musiciens scintillent par leur franchise millimétrée, sous la baguette du baroqueux Alessandro de Marchi, passé maître dans l'art de la rhétorique musicale.

A l'écoute de l'album, l'oreille captivée rêve de redécouvrir les bénéfices de l'approche sur la scène... avec les mêmes solistes. Intégrale dépoussiérante, aboutie, stimulante. Indiscutable et audacieux apport. Viva Bartoli!

Vincenzo Bellini: La Sonnambula. Avec Cecilia Bartoli (Amina), Juan Diego Florez (Elvino), Liliana Nikiteanu (Teresa), Ildebrando d'Archangelo (Il Conte Rodolfo), Gemma Bertagnoli (Lisa), Peter Kalman (Alessio)... Chor des Opernhauses Zürich. La Scintilla. Alessandro de Marchi, direction

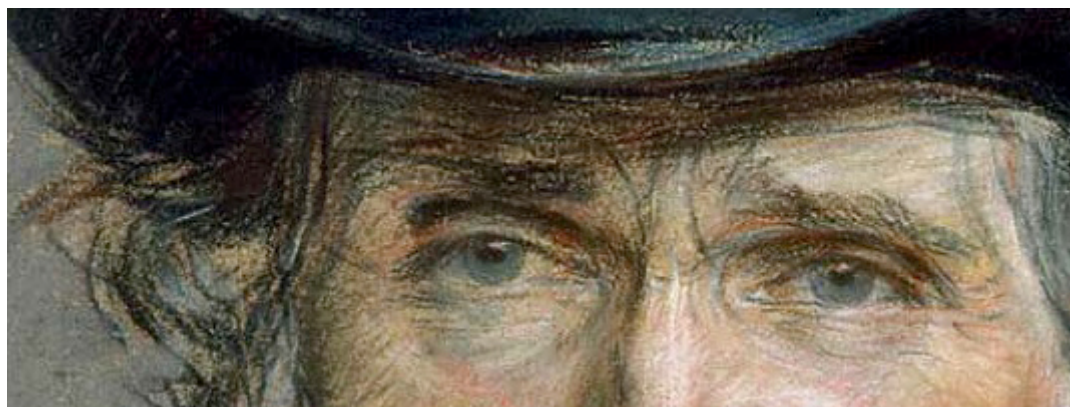
Illustration: Cecilia Bartoli devant le portrait peint de Maria Malibran, son modèle vocal (DR)

Diana Damrau chante Violetta à la Scala

Diana Damrau est Violetta ... Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013. En direct sur Arte, le 7 décembre. Diana Damrau chante Violetta., sous la direction de Daniele Gatti pour l'ouverture de la nouvelle saison de la Scala de Milan. Prise de rôle attendue et certainement aussi convaincante que sa Gilda (Rigoletto, sa rôle verdien d'envergure précédent) ... Le théâtre scaligène rend ainsi hommage à Giuseppe Verdi pour l'année de son centenaire. Nouvelle production de la Scala,

avec aux côtés de Diana Damrau, Piotr Beczala (Alfredo élégantissime), Zelijko Lucic (Germont père)... Mise en scène : **Dmitri Tcherniakov**

Milan, Teatro alla Scala, [Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013](#). Nouvelle production



La Traviata à la Scala

[Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013](#). En direct sur Arte, le 7 décembre. Diana Damrau chante Violetta., sous la direction de Daniele Gatti pour l'ouverture de la nouvelle saison de la Scala de Milan. Prise de rôle attendue et certainement aussi convaincante que sa Gilda (Rigoletto, sa rôle verdien d'envergure précédent) ... Le théâtre scaligène rend ainsi hommage à Giuseppe Verdi pour l'année de son centenaire. Nouvelle production de la Scala, avec aux côtés de Diana Damrau, Piotr Beczala (Alfredo élégantissime), Zelijko Lucic (Germont père)... Mise en scène : **Dmitri Tcherniakov**

Milan, Teatro alla Scala, [Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013](#). Nouvelle production



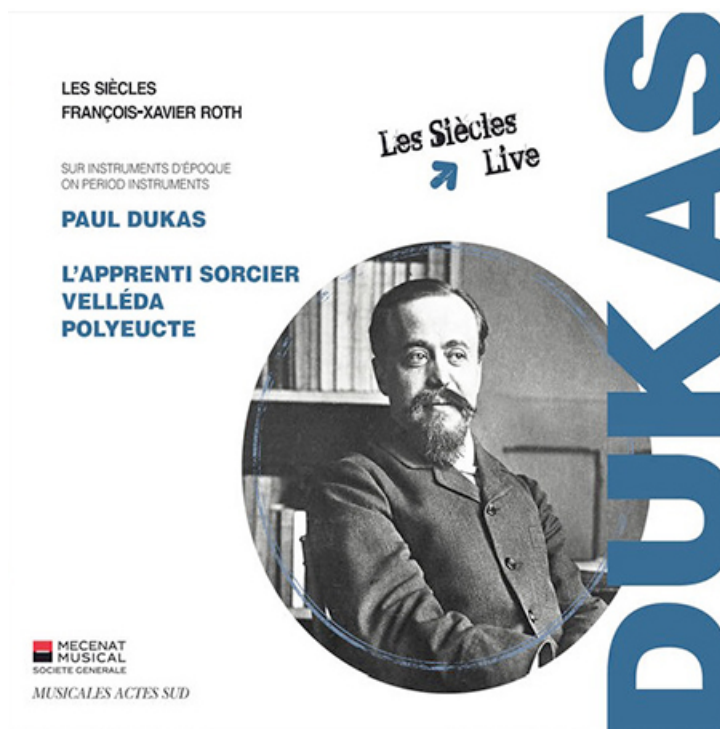
CD. Paul Dukas : Velléda, Polyeucte, L'Apprenti sorcier (Les Siècles, Roth, 2011)

CD. Paul Dukas : Velléda, Polyeucte, L'Apprenti sorcier (Les Siècles, Roth, 2011)... *Contrairement à la photo de couverture, le programme jubilatoire du cd, met en lumière la première manière de Dukas, alors fraîchement débarqué de toute récompense académique car il a échoué au Concours du Prix de Rome... le jeune tempérament poursuit néanmoins sa carrière .*

Se risquant dans la grande forme ... avec un aplomb conquérant éclectique, avec un métier déjà mûr qui n'avait point besoin de palmes ni decorum romains... Après leur précédent révélant un [Debussy jamais écouté jusque là \(La Mer, Première Suite d'orchestre ... dépoussiérées avec une subtilité irrésistible, cd Les Siècles Live paru en mars 2013\)](#), ce nouveau disque des **Siècles** confirment la savante élégance dont l'orchestre sur instruments anciens fondé et dirigé par **François Xavier Roth** est capable aujourd'hui. Face à tant d'orchestres modernes qui s'entêtent à jouer les romantiques (français) sans instruments

adéquats, – plutôt dans la puissance moins dans la finesse-, voici assurément une phalange modèle autant par sa probité à retrouver le format sonore originel des oeuvres que par ses choix de programmes toujours audacieux, originaux voire expérimentaux. Certes le seul emploi des instruments d'époque ne suffit pas à réussir un programme : c'est toute la valeur de la direction du chef que de ne jamais sacrifier la juste intonation, la ciselure poétique, sur l'autel de la claironnante ou démonstrative restitution historique. Les trois œuvres retenues ici fonctionnent comme un triptyque magistral, dévoilant à raisons, la maturité orchestrale du jeune Dukas à la charnière des années 1890... Il n'est pas d'orchestre aussi vivant et palpitant entièrement dédié aux lectures historiques, qui soit aussi convaincant aujourd'hui, que Les Siècles donc, comme le JOA Jeune Orchestre atlantique et la prometteuse Symphonie des Lumières (fondée par l'ex violoniste au sein des Siècles et assistant de FX Roth, Nicolas Simon).

Dukas : flamboyances d'époque



Louons d'abord cette cantate Velléda (1889), péché académique, sertie par un orfèvre émule de Wagner, bientôt bayreuthien fervent et admiratif (- mais qui criera tant sa haine du boch et de toute la culture germanique avec lui après 1918 ... haute émotivité, triste contexte) : ici, le chef veille surtout à l'équilibre voix et instruments, soulignant

sans lourdeur le talent de Dukas à exprimer des atmosphères d'une incomparable richesse de couleurs ... ; **Polyeucte (1891)** juste après le temps des cantates (tentative vaine pour décrocher le Prix de Rome, hélas pour lui) s'inscrit parfaitement aux côtés de Velléda la druidesse gauloise, comme Norma ; mais c'est surtout **L'Apprenti sorcier** (composé en 1896, créé à Paris en 1897) qui s'impose à nous par sa franchise narrative, sa construction géniale, son instrumentation scintillante.

Les 3 oeuvres indiquent clairement quelle conscience laborieuse et finalement géniale anime déjà le jeune Dukas autour de la trentaine : un vrai symphoniste qui a le sens du drame et de l'architecture poétique, cherchant absolument une avancée, une issue entre le franckisme (très présent) et le wagnérisme de son temps, ouvert bientôt aux mystères envoûtants du *Pelléas* de Debussy : une manière française évidente dans cette orchestration subtile et souvent diaphane – elle-même héritière de Rameau comme de Berlioz -, qui souligne avec quel art il sait dessiner en vrai atmosphériste (comme Vivaldi dans ses Quatre Saisons) ... des nuées sombres et épaisses, des brumes flottantes pour les éclaircir ensuite afin de susciter une aube nouvelle, porteuse d'espérance (tout le plan de l'ouverture de *Polyeucte*, mais aussi cette aurore

amoureuse qui fait le début de Velléda). Le tapis instrumental d'un fini exceptionnel qui ouvre sa cantate Velléda saisit ainsi, ce préambule (digne du Strauss de *La femme sans ombre* quand y paraît pour la première fois l'Impératrice) est le plus réussi ... d'une extase poétique proche du sublime, car la Cantate de commande n'évite pas ensuite les longueurs ni les formules déjà écoutées y compris dans le duo des amants. La pièce majeure révélatrice de cette hypersensibilité symphonique reste évidemment le tissu goethéen de *L'Apprenti sorcier* qui combine flamboyance instrumentale et construction dramatique en une synthèse exemplaire.

Sublime ouverture Polyeucte

Dans Polyeucte, -superbe révélation là encore, peut-être le plus grand choc du programme-, l'orchestre exprime la gravité psychique et vénéneuse (une trame wagnérienne pour le coup) qui renvoie naturellement au drame cornélien ; créée en 1892, la partition éblouit par sa grâce comme sa profondeur instrumentale (belle grandeur amère des cordes) : les musiciens défendent une clarté qui se montre habile et bénéfique dans les équilibres, les balances, le relief mordant et lumineux des instruments d'époque, cet intimisme restitué qui permet de mieux évaluer la sensibilité et le perfectionnisme (quasi maladif) de Dukas. Et là aussi, l'orchestre par son chant irrésistible fait entendre ce qui déchire l'esprit du jeune héros : Polyeucte est une âme tiraillée et ardente pris entre son amour pour Pauline et sa foi chrétienne ; amour profane, amour sensuel, désir et

contemplation, voilà deux pôles entre lesquels balance un orchestre en état de transe, d'une finesse absolue et d'un équilibre sonore prodigieux : sur l'océan d'une houle psychique, se distingue tour à tour la frêle et déchirante mélodie des timbres solistes cor anglais, clarinette, hautbois (dialoguant avec les violoncelles) ... avant que les cordes n'élèvent l'action intérieure en une libération ultime magnifiquement orchestrée. Au terme de ce que nous pourrions entendre comme une lente, âpre puis enivrante métamorphose, Polyeucte résout ses tiraillements en fusionnant les deux, sublimer son amour, incarner sa foi par le martyre. Il y a du wagnérisme finement tissé mais aussi cette aspiration spirituelle, parfaitement franckiste dans le déroulé de cette ouverture ample et ambitieuse, de plus en plus ascensionnelle (lisztéenne également) de plus de 14 mn ! De fait, l'œuvre se termine en une sorte d'extase énigmatique et mystérieuse qui conserve son intensité jusqu'à sa dernière nuance piano. Chef et orchestre expriment chaque nuance de cette ascension progressive avec une flamme quasi hypnotique.

De la juvénilité faussement victorieuse du jeune sorcier à sa terreur foudroyante face au balai qui se multiplie et qu'il ne maîtrise plus, **la direction de François-Xavier Roth** exprime toutes les facettes de *L'Apprenti* ... partition prodigieuse en avatars enchaînés et multiples, qui doit moins son attractivité jamais démentie depuis sa création de 1897-, à son sujet fabuleux qu'au traitement que lui réserve le génial orchestrateur. Toutes les alliances de timbres et la succession des épisodes se trouvent rééclairées et régénérées par un jaillissement permanent du scintillement instrumental. Une richesse sonore exaltante et trépidante qui avait déjà fait le miracle du concert vénitien, quand orchestre et chef donnaient avec *Velléda*, *L'Apprenti sorcier* à l'étage de la Scuola di san Rocco en 2011, devant les caméras de classiquenews.com (présent pour cet événement musical italien) : [voir notre reportage vidéo : Velléda de Dukas révélé par Les Siècles et François Xavier Roth à Venise.](#)

Voilà donc un nouveau disque qui dans le sillon de l'avancée scientifique sur instruments d'époque compose un bel apport pour notre connaissance désormais renouvelée du romantisme à la française, avec Rebel (Le Cercle de l'Harmonie), avec aussi le superbe disque des mêmes Siècles décidément très inspirés par les Français ([Dubois dont l'ouverture de Frithiof](#)) ou l'excellent volume des cantates du Prix de Rome de Max d'Ollone récemment ressuscitées, avec quel panache également – où l'on retrouve d'ailleurs la même Chantal Santon, dans Frédégonde, dont la Galeswinthe est d'une eau tout aussi pure et aérienne presque éthérée que sa Velléda dukasienne. Superbe disque défendu par un orchestre fabuleux et un chef d'une mesure et d'une tension inspirées. Incontournable. CD coup de coeur de classiquenews de décembre 2013.

Paul Dukas : Velléda (cantate), Polyeucte, L'Apprenti Sorcier. Les Siècles. François Xavier Roth, direction. Enregistrement réalisé en 2011 et 2012 (1 cd Les Siècles Live).

CD. Dubois : Frithiof, Concerto pour piano n°2 (Les Siècles, Roth, 2010)

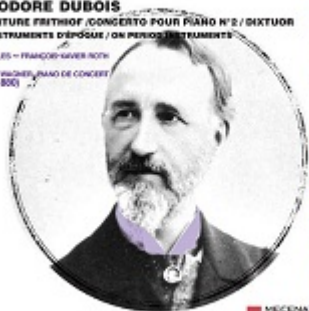
CD. Théodore Dubois: Frithiof, Concerto pour piano n°2... Les Siècles (Roth, 2010-2011). « Les Siècles live » (1 cd Actes Sud). Superbe album qui révèle dans une sonorité historique (piano et orchestre d'époque) l'ardente et dramatique vitalité de **Théodore Dubois (1837-1924)**, remarquable orchestrateur, doué d'une invention permanente en particulier dans **l'ouverture de Frithiof**, condensé théâtral d'une épatante exaltation. La vraie révélation reste contre toute attente non

pas le Concerto pour piano n°2, morceau de bravoure aux climats tendres et lyriques (le premier mouvement est de loin le plus réussi avec l'Adagio, et son sentiment « profondissimo » comme il est noté sur le manuscrit) mais cette ouverture **Frithiof**, pièce magistrale de moins de 10mn qui tient à la fois d'un superbe lever de rideau pour un opéra à redécouvrir, et aussi du poème symphonique... Dubois affirme son esprit synthétique et européen (comme tant aussi à le démontrer [la Symphonie Française de 1908, qui n'en a que le nom: Les Siècles et leur chef viennent de la recréer lors d'une tournée mémorable dont la dernière date était à Venise pour le festival Théodore Dubois, proposé non sans pertinence par le Palazzetto Bru Zane, Centre de musique romantique française, ce 15 avril 2012](#)); il s'y montre parfait assimilateur de cet éclectisme ambiant dont il recycle la richesse des thèmes et des idées avec cette finesse et cette élégance qui le caractérisent.

**Superbe et flamboyante
ouverture de Frithiof**

Les Siècles
→ Live

THÉODORE DUBOIS
OUVERTURE FRITHIOF / CONCERTO POUR PIANO N°2 / DIXTUOR
SUR INSTRUMENTS D'ÉPOQUE / ON PERIOD INSTRUMENTS
LES SIÈCLES - FRANÇOIS-XAVIER ROTH
MARTELLA PACHETTI, PIANO DE CONCERTO
VENISE (1880)



MUSICALES ACTES SEPT

MECCANT
MUSICAL
SOCIETY GENERALE

DUBOIS

De fait, **Frithiof** se distingue par la noblesse et la ligne éthérée du solo de clarinette dans un climat de bois profond (Rossini et Guillaume Tell ne sont pas loin; mais aussi le souffle des partitions de Liszt ou de Saint-Saëns) où domine le chatolement grave et mystérieux des violoncelles, contrebasses ... jusqu'aux trois tutti à 3'30, qui libèrent un dramatisme désormais exacerbé, une passionnante

théâtralité qui mêle aussi Tchaïkovski, Wagner, et tant d'autres maîtres dont Dubois fait un miel régénéré. En 1880, inspiré par la légende scandinave, le style de Dubois se montre davantage qu'un exercice académique: l'écriture maîtrise et le sens de l'architecture et la finesse de l'orchestration. Quel bijou symphonique! Source d'une délectation renforcée, l'apport des instruments d'époque évite l'empâtement, la nébuleuse sonore ailleurs si néfaste. Saluons, sous le geste vif et musclé de **François-Xavier Roth**, la superbe pulsion dramatique sans boursoufflement, détaillée et lumineuse grâce à la juste caractérisation des instruments, tous d'une articulation savoureuse; En outre la prise bénéficie d'une captation live réalisée au moment où l'orchestre présentait en première vénitienne, l'oeuvre si exaltante lors du festival présenté par [le même Palazzetto Bru Zane Centre de musique romantique française, en avril 2011: journée inaugurale « Du Second Empire à la III^e République », concert mémorable qui voyait aussi la récréation mondiale de la cantate de Paul Dukas, Velléda.](#)

C'est une préparation idéale pour le Concerto pour piano n°2 déjà présenté par les mêmes interprètes à Venise lors du festival Du Second Empire à la III^e République, précédemment évoqué. On y retrouve la même exaltation noble et souple, cette mesure et cette éloquence « académique » qui n'ont rien d'artificiel: l'adagio et son sentiment très profond donc... atteignent une sincérité surprenante qui enchante et élève l'âme, proche en cela des récemment révélés adagios du Trio n°2 et du Quintette pour piano ([lire notre compte-rendu du premier week-end inaugural du festival Theodore Dubois à Venise, 14 et 15 avril 2012](#)). Avec de tels accomplissements,

c'est le vocable « académique » qui gagne ses lettres de noblesse. Il s'agit bien d'une esthétique comme les autres très défendables, et non plus ce terme fourre aux allusions si péjoratives et réductrices.

Toujours plein d'ardeur et d'idées brillantes, Dubois redouble de franche et saine fantaisie dans l'allegro vivo, scherzando et surtout dans le dernier mouvement si justement intitulé « con molto fantasia »: Dubois apparaît bien ici tel l'apôtre le plus habile et le plus inspiré de la musique pure et de l'idéal académique. Ce qui sauve l'écriture du Dubois classique, c'est un sens de la variation d'une ineffable pudeur, l'usage fédérateur du principe cyclique (reexposition des thèmes majeurs dans le final très libre d'agencement); une conscience évidente du développement sans dilution ni écart gratuit. En somme, la marque d'un grand maître.

Les Siècles trouvent le juste équilibre pour faire briller cette musique élégantissime (auquel répond le jeu tout en sobriété de Vanessa Wagner), sans basculer dans la fadeur ou le sirop décoratif... L'époque est à l'éclectisme, au métissage des styles, au triomphe du néo, pourtant comme en architecture (voyez du côté de l'Opéra de Charles Garnier), le signe de la richesse n'exclut pas une structure superbement pensée. D'autant plus prenante que son écriture obéit toujours à un « plan » dramaturgique finement élaboré; tout le génie de Théodore Dubois est là. Le nouveau disque vient opportunément renforcer l'oeuvre de réhabilitation opérée par [le Palazzetto Bru Zane Centre de musique romantique française qui présente jusqu'au 27 mai 2012, son festival monographique: « Théodore Dubois et l'art officiel »...](#)

Théodore Dubois: Frithiof, Concerto pour piano n°2... Les Siècles (François-Xavier Roth, 2010-2011). « Les Siècles live » (1 cd Actes Sud).

Jeune Orchestre atlantique :

Gounod, Dubois, Schumann

*Nouvelle tournée du JOA ... Saintes. Jean-François Heisser, piano et direction. **Du Printemps schumanien au piano capricieux de Dubois** ... Orchestre de jeunes instrumentistes sur instruments d'époque, le JOA, fondé en 1996, est l'un des piliers de l'activité musicale de Saintes, rebaptisée » cité musicale « . C'est dire le positionnement clé d'un lieu unique en Europe où la jeunesse des musiciens en formation rencontre l'expérience des grands chefs spécialistes de l'interprétation historique (depuis 2000).*

**Tournée événement du JOA
décembre 2013**

Le JOA Jeune Orchestre atlantique joue les romantiques français Gounod, Dubois et Robert Schumann



Le programme choisi et dirigé par Jean-François Heisser offre aux jeunes instrumentistes du JOA une expérience triplement formatrice : maîtriser le jeu et la technique sur instruments d'époque tout en dévoilant deux oeuvres peu connues : le Concerto

de Dubois reste une rareté (et une première absolue pour le chef pianiste) ; la Première Symphonie de Gounod, moins joué

que la 2^e, est par sa structure et son esprit viennois (hommage à Haydn entre autres), une excellente approche pour la phalange de Saintes (une cinquantaine de musiciens) ; enfin, conclure avec la Première de Schumann (Symphonie « du Printemps », la plus solaire et la plus juvénilement lyrique de l'auteur, créée en mars 1841 quelques jours après son mariage avec sa chère Clara) permet au collectif de vivre l'expérience symphonique familière à tous les grands orchestres internationaux, ambassadeurs habitués des grandes œuvres du répertoire (bois par 2, 4 cors, 3 trombones, 2 trompettes). C'est un exercice de haute voltige pour les cuivres (cors naturels évidemment), comme l'Orchestre l'a récemment démontré lors du concert d'ouverture du dernier festival de Saintes, le 13 juillet avec la Symphonie Titan de Gustav Mahler.

le JOA, l'expérience symphonique

Pour jouer le Concerto capriccioso de Théodore Dubois (1876), musicien académicien, élève de Thomas, directeur du Conservatoire, récemment remis à l'honneur par le Palazzetto Bru Zane, Jean-François Heisser depuis le clavier laisse les jeunes musiciens dialoguer avec lui : une écoute renforcée, la complicité et la confiance entre les instrumentistes seront de mise pour réussir cet autre défi musical.

Gounod écrit 3 symphonies. Composée en 1855 avec la seconde, la Première en ré majeur porte en elle une nette influence de Haydn. Elle sert de musique de ballet pour une chorégraphie donnée à l'Opéra de Paris en 1959. La partition s'inscrit entre Sapho (1851) et Faust (1859). Elle indique le souffle orchestral de Gounod plus connu aujourd'hui comme compositeur d'opéras.

Jeune Orchestre atlantique

Jean-François Heisser, direction

Vendredi 6 décembre 2013, 20h30

Jarnac, Auditorium Maurice Ravel

Samedi 7 décembre 2013

Bordeaux, Auditorium, 20h

Dimanche 8 décembre 2013, 15h30

Saintes, la cité musicale, Abbatale Abaye aux Dames

programme

Charles Gounod : Symphonie n° 1

Théodore Dubois : Concerto capriccioso pour piano

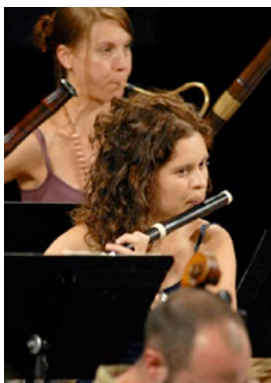
Robert Schumann : Symphonie n° 1 « Le Printemps »

Saintes. Voir le site de l'Abbaye aux Dames de Saintes, la page du JOA Jeune Orchestre Atlantique

Auditorium de Bordeaux

offre spéciale une place achetée, une place offerte

En résidence à Saintes



Saintes rebaptisée depuis 2013, » Cité musicale » ne cache rien de ses ambitions pour l'avenir : l'Abbaye aux Dames a fait de l'interprétation, en particulier sur instruments d'époque, un terrain riche et privilégié pour ses recherches et ses offres musicales. En témoignent chaque année, le Festival estival (créé il y a plus de 40 ans), sa saison musicale

qui rythme les lieux 12 mois durant, et surtout une formation

instrumentale, sans équivalent en Europe, le **JOA Jeune Orchestre atlantique** fondé en 1996. Composé de jeune instrumentistes apprentis de toutes nationalités, l'Orchestre concentre les meilleurs talents sur instruments d'époque, soucieux de servir les oeuvres avec un engagement et une équité qu'électrissent souvent les chefs invités à le diriger, dont **Philippe Herrewghe** particulièrement.

Orchestre pépinière sans équivalent en Europe

Entre pierres médiévales et bâtiments conventuels de style classique, l'Orchestre en résidence a trouvé son répertoire de prédilection : compositeurs classiques et romantiques, ceux qui poussent l'écriture orchestrale au delà de ses limites raisonnables pour faire du concert, une expérience chaque fois, saisissante. C'est pourquoi les sessions de travail (en plein orchestre ou en musique de chambre par pupitres) comme les concerts symphoniques à Saintes sont devenus en quelques années, des rendez vous très appréciés du public, pendant l'année comme à l'occasion du festival d'été.

» *Aujourd'hui, le Jeune Orchestre atlantique propose une formation professionnelle unique en Europe. Il permet, à de jeunes musiciens en fin d'études supérieures ou en début de carrière, d'aborder l'interprétation du répertoire classique et romantique sur instruments d'époque. Le JOA est à la fois un moyen de formation et d'insertion professionnelle... Depuis un an, les jeunes musiciens ont même la possibilité de valider cette expérience dans le cadre d'un Master délivré en partenariat avec l'Université de Poitiers* « , précise **Odile Pradem-Faure**, directrice générale de la Cité musicale, Saintes.

La nouvelle tournée du JOA en décembre (6,7, et 8 décembre

2013) permet aux jeunes musiciens d'approfondir leur expérience du jeu collectif comme ils sont aussi invités sous la conduite d'un nouveau chef (Jean-François Heisser) à s'engager pour la défense d'oeuvres peu connues, comme la Symphonie n°1 de Gounod, ou le Concerto capriccioso de Théodore Dubois... En concluant le programme romantique français par la Symphonie n°1 de Robert Schumann, l'orchestre démontre ses qualités d'expressivité et de poésie dans une partition emblématique de la littérature orchestrale et romantique, jouée partout dans le monde par les orchestres les plus prestigieux. Le JOA joue les romantiques français Gounod et Dubois aux côtés de Schumann : tournée événement.